

## Thème Capes 2004-2005 – Recueil de textes (M. Hinchliffe et J.C Murat)

Thème n° 1 : Georges PEREC, *Les choses*, 1965. © 10/18, 1993      Sujet du concours 2004

Il y avait, surtout, le cinéma. Et c'était sans doute le seul domaine où leur sensibilité avait tout appris. Ils n'y devaient rien à des modèles. Ils appartenaient, de par leur âge, de par leur formation, à cette première génération pour laquelle le cinéma fut, plus qu'un art, une évidence ; ils l'avaient toujours connu, et non pas comme forme balbutiante, mais d'emblée avec ses chefs-d'œuvre, sa mythologie. Il leur semblait parfois qu'ils avaient grandi avec lui, et qu'ils le comprenaient mieux que personne avant eux n'avait su le comprendre.

Ils étaient cinéphiles. C'était leur passion première ; ils s'y adonnaient chaque soir, ou presque. Ils aimaient les images, pour peu qu'elles soient belles, qu'elles les entraînent, les ravissent, les fascinent. Ils aimaient la conquête de l'espace, du temps, du mouvement, ils aimaient le tourbillon des rues de New York, la torpeur des tropiques, la violence des saloons. Ils n'étaient, ni trop sectaires, comme ces esprits obtus qui ne jurent que par un seul Eisenstein, Bunuel, ou Antonioni, ou encore – il faut de tout pour faire un monde – Carné, Vidor, Aldrich ou Hitchcock, ni trop éclectiques, comme des individus infantiles qui perdent tout sens critique et crient au génie pour peu qu'un ciel bleu soit bleu ciel, ou que le rouge léger de la robe de Cyd Charisse tranche sur le rouge sombre du canapé de Robert Taylor. Ils ne manquaient pas de goût. Ils avaient une forte prévention contre le cinéma dit sérieux, qui leur faisait trouver plus belles encore les œuvres que ce qualificatif ne suffisait pas à rendre vaines (mais tout de même, disaient-ils, *Marienbad*, quelle merde !), une sympathie presque exagérée pour les westerns, les thrillers, les comédies américaines, et pour ces aventures étonnantes, gonflées d'envolées lyriques, d'images somptueuses, de beautés fulgurantes et presque inexplicables, qu'étaient, par exemple – ils s'en souvenaient toujours –, *Lola, la Croisée des Destins, les Ensorcelés, Ecrit sur du Vent*.

Ils allaient rarement au concert, moins encore au théâtre. Mais ils se rencontraient sans s'être donné rendez-vous dans ces petits cinémas de quartier, ces salles sans grâce, mal équipées, que semblait ne fréquenter qu'une clientèle composite de chômeurs, d'Algériens, de vieux garçons, de cinéphiles, et qui programmaient, dans d'infâmes versions doublées, ces chefs-d'œuvre inconnus dont ils se souvenaient depuis l'âge de quinze ans, ou ces films réputés géniaux, dont ils avaient la liste en tête et que, depuis des années, ils tentaient vainement de voir. [401 mots]

Thème N° 2 : Jean ECHENOZ, *Je m'en vais* © Ed. de Minuit, 1999

L'hiver était donc arrivé, et avec lui la fin de l'année, et avec elle son dernier soir en vue duquel préventivement, tout le monde avait pris soin de s'inviter les uns chez les autres. Dans le temps, la perspective de cette soirée rendait toujours Ferrer un peu nerveux mais cette fois-ci non, pas du tout. Il s'était bien organisé, prévoyant d'emmener Hélène chez Réparaz où devait se donner une réception considérable : il y aurait là un monde énorme avec douze orchestres et quatorze buffets, trois cents célébrités issues de toutes les sphères et deux ministres au dessert, tout cela menaçait d'être assez divertissant.

Le soir du 31, peu avant le journal télévisé, Ferrer exposait en souriant ce programme à Hélène lorsque on sonna à la porte et que se présenta le facteur, accompagné d'un aide-facteur, lesquels passaient pour les étrennes avec leur lot de calendriers représentant nécessairement des chiens à l'arrêt, des chats endormis, des oiseaux sur la branche, des ports de mer et des pics enneigés, bref l'embarras du choix. Bien sûr, dit Ferrer avec enthousiasme, entrez donc.

Hélène avait l'air d'accord pour se prononcer avec lui sur le motif du calendrier, on se décida pour deux bouquets recto-verso, un par semestre, puis Ferrer d'excellente humeur distribua aux facteurs le triple de leurs gratifications habituelles. Les postiers enchantés souhaitèrent au couple tout le bonheur possible, Ferrer les entendit commenter l'événement dans l'escalier tout en refermant la porte mais, cela fait, Hélène annonça qu'elle aurait quelque chose à dire. Bien sûr, dit Ferrer, qu'est-ce qui se passe ? Voilà, dit-elle, il se passait que cette soirée chez Réparaz, au bout du compte elle aimerait mieux ne pas s'y rendre. Martinov organisait lui aussi quelque chose avec une douzaine d'amis dans son nouvel atelier et voilà, c'est plutôt là qu'elle préférerait aller. Si ça ne t'embête pas.

Pas du tout, dit Ferrer, comme tu veux. Bien sûr ce serait un petit peu délicat vu ses relations avec Réparaz mais il allait trouver quelque chose, il n'aurait aucun mal à décommander. C'est-à-dire que non, dit Hélène en se détournant, ce n'est pas ce que je voulais dire. Réflexion faite, il vaudrait mieux qu'elle y aille toute seule. [366 mots]

**Thème N° 3 : Eric-Emmanuel SCHMITT, *Petits crimes conjugaux*, ©Albin Michel, 2003**

La nuit dans un appartement.

Bruits de clés et de verrous.

La porte s'ouvre, faisant glisser deux ombres entourées par la lumière ocre du couloir.

La femme pénètre dans la pièce, l'homme reste sur le seuil, en arrière, une valise à la main comme s'il hésitait à entrer.

Lisa se précipite sur les lampes et les allume vivement, l'une après l'autre, impatiente de rendre le lieu visible.

Une fois qu'elle a tout illuminé, elle désigne l'appartement, les bras ouverts, comme si elle avait préparé le décor d'un spectacle.

LISA. Alors ?

Il hoche la tête négativement. Inquiète, elle insiste.

LISA. Si ! Prends ton temps. Concentre-toi.

Il pose un regard consciencieux et exhaustif sur chaque meuble puis courbe le cou, vaincu, piteux.

LISA. Rien ?

GILLES. Rien.

Ne pouvant se satisfaire de cette réponse, elle lui fait poser sa valise, referme la porte et le prend par le bras pour le conduire jusqu'à un siège.

LISA. Voilà le fauteuil où tu aimes lire.

GILLES. Il m'a l'air épuisé.

LISA. Je t'ai proposé cent fois d'en changer le tissu mais tu m'as répondu que je devais choisir entre le tapissier et toi.

Gilles s'assoit dans le fauteuil. Il grimace de douleur.

GILLES. Il n'y a pas que le tissu à changer, il me semble qu'un des ressorts est plutôt agressif.

LISA. Le ressort intellectuel.

GILLES. Pardon ?

LISA. Tu prétends qu'un fauteuil n'est sain que s'il est inconfortable. Ce ressort qui te rentre dans la fesse gauche, tu l'appelles le ressort intellectuel, l'aiguillon de la pensée, le pic de la vigilance.

GILLES. Suis-je un faux intellectuel ou un véritable fakir ?

LISA. Assieds-toi à ton bureau.

Docile, il la suit mais considère la chaise avec méfiance, y passant préalablement la main. Lorsqu'il s'assoit, on entend le métal couiner. Il soupire.

GILLES. Ai-je aussi une théorie sur les sièges qui crissent ?

LISA. Evidemment. Tu refuses que j'y mette une goutte d'huile. Tu considères chaque grincement comme une sonnette d'alarme. Un tabouret rouillé participe activement à ton combat contre le relâchement universel.

GILLES. Aurais-je des théories sur tout ?

LISA. Presque. [...] Tu assures qu'une bibliothèque sans poussière est une bibliothèque de salle d'attente. Tu estimes que les miettes, ça n'est pas sale puisque nous mangeons le pain. Tu m'as même soutenu récemment que les miettes sont les larmes du pain qui souffre lorsque nous le déchiquetons ; conclusion : lits et canapés sont pleins de chagrin. Tu ne changes jamais les ampoules grillées sous prétexte qu'il faut porter le deuil de la lumière pendant quelques jours. [425 mots]

**Thème N° 4 : Thierry LECLERE, © *Télérama*, 18-24 septembre 2004**

« Le monde regarde CNN et CNN regarde Al-Jazira. » Ce slogan inscrit à Doha, au Qatar, sur les murs du siège de la célèbre chaîne arabe d'information est-il vraiment une plaisanterie ? En avril dernier, l'hebdomadaire américain *Time Magazine* classait Al-Jazira parmi les cent « personnalités » les plus influentes de la planète. Les prises d'otages à répétition en Irak ont mis encore davantage sous les projecteurs la chaîne du Qatar, née en 1996, qui, malgré la concurrence d'Al-Arabya ou d'Abu Dhabi TV, reste de loin la télévision la plus influente dans le monde arabe. Influence qui se mesure notamment à la réaction radicale du gouvernement irakien. Début août, les autorités ont ordonné la fermeture du bureau d'Al-Jariza à Bagdad, accusant la chaîne d'« incitation à la violence ».

« Avec ses dizaines de millions de téléspectateurs, Al-Jazira est bien plus qu'une télé, c'est devenu un acteur politique incontournable. Tout le monde a besoin d'elle, aussi bien les ravisseurs, qui lui envoient leurs cassettes vidéo, que les négociateurs ou hommes politiques, qui, comme le ministre français des Affaires étrangères, Michel Barnier, ont fait un crochet, début septembre, par les studios de Doha, », dit l'universitaire Olfa Lamoum, auteur d'un récent livre sur Al-Jazira. [...]

15 A lire la presse française ces dernières semaines, la chaîne d'information a subitement regagné en légitimité ; elle est devenue l' « amie » des journalistes français et s'en trouve ainsi moins ouvertement critiquée. « Tant mieux, mais ce retournement est quand même affligeant, s'insurge l'universitaire. A force de stigmatiser depuis le 11 septembre les musulmans dans tous les médias, de démoniser les Arabes, on s'étonne qu'Al-Jazira puisse prendre position dans un communiqué contre la prise d'otages des Français. Quelle découverte ! Ce n'est  
20 pourtant pas la première fois qu'Al-Jazira dénonce la violence. » Ce qui est nouveau, en revanche, c'est la mobilisation de la chaîne, qui est allée jusqu'à consacrer la moitié de son grand journal de 22 heures à cette affaire. Au-delà des deux journalistes présentés comme des « amis du monde arabe », c'est la politique de la France en Irak qui, en fait, a été récompensée : « Ne nous trompons pas d'ennemi, la France n'a pas fait la guerre en Irak, on ne peut pas la mettre dans le même sac que les Etats-Unis, voilà le message qu'a fait passer subtilement à l'antenne depuis le début Al-Jazira », remarque Olfa Lamloum. [402 mots]

25

### **Thème N° 5 : Fred VARGAS, *Sans feu ni lieu* 1997 © Editions Viviane Hamy**

Clément s'affolait. C'est maintenant qu'il aurait eu besoin d'être intelligent, mais Clément était un imbécile, cela faisait plus de vingt ans que tout le monde le lui répétait. « Clément, tu es un imbécile, efforce-toi. »

5 Ce vieux prof, au collège de redressement, s'était donné beaucoup de mal. « Clément, efforce-toi de penser à plus d'une chose à la fois, par exemple à deux choses à la fois, comprends-tu ? Par exemple l'oiseau et la branche. Pense à cet oiseau qui se pose sur la branche. Petit a, l'oiseau, petit b, le ver de terre, petit c, le nid, petit d, l'arbre, petit e, tu classes tes idées, tu fais les liens, tu imagines. Saisis-tu la combine, Clément ? »

Clément soupira. Ça lui avait pris des jours pour comprendre ce que le ver de terre était venu trafiquer dans cette histoire.

10 Ne pense plus à l'oiseau, pense à aujourd'hui. Petit a, Paris, petit b, la femme assassinée. Clément s'essuya le nez avec le dos de sa main. Son bras tremblait. Petit c, trouver Marthe dans Paris. Cela faisait des heures qu'il la cherchait, qu'il la demandait partout, à toutes les prostituées qu'il avait croisées. Au moins vingt, ou quarante, enfin beaucoup. C'était impossible que personne ne se souvienne de Marthe Gardel. Petit c, trouver Marthe. Clément reprit sa marche, suant dans la chaleur de ce début juillet, serrant son accordéon bleu sous son bras. Elle avait peut-être quitté Paris, sa Marthe, depuis quinze ans qu'il était parti. Ou peut-être, elle était morte.

15 Il pila au milieu du boulevard du Montparnasse. Si elle était partie, si elle était morte, alors lui, c'était foutu. Foutu, c'était foutu. Il n'y avait que Marthe qui l'aiderait, il n'y aurait que Marthe qui le cacherait. La seule femme qui ne l'ait jamais traité de crétin, la seule qui lui passait la main dans les cheveux. Mais à quoi ça sert, Paris, si on ne peut y retrouver personne ?

20 Clément chargea son accordéon sur son épaule, il avait les mains trop moites pour le retenir sous son bras, il avait peur qu'il ne glisse. Sans son accordéon et sans Marthe, et avec la femme assassinée, c'était foutu. Il promena les yeux sur le carrefour. Dans la petite rue en biais, il repéra deux prostituées et ça lui redonna courage.

25 Postée rue Delambre, la jeune femme vit arriver vers elle un type moche et mal fringué, les poignets dépassant d'une chemise trop courte, un petit sac sur le dos, la trentaine, l'air d'un abruti. Elle se crispa, il y avait des types à éviter. [429 mots]

### **Thème N° 6 : Vincent RAVALEC: *L'effacement progressif des consignes de sécurité* © Flammarion, 2001**

5 1. La tempête gagna Paris à l'aube du dimanche 27 décembre, le lendemain de Noël, avec des vents soufflant jusqu'à 180 km/h, arrachant plus d'arbres et causant plus de dégâts qu'aucun cataclysme passé dont les mémoires auraient gardé la trace. Le jour ne se levait pas, le ciel restait noir. Pourtant personne ne s'affola ou ne crut aux prémices d'une quelconque apocalypse. Météo France, qui avait sousestimé l'ampleur du phénomène, assurait que cela ne durerait pas.

2. Le spectacle que je distingue par la fenêtre est hallucinant. La rue est quasi déserte. Il y a juste ces deux femmes qui avançaient l'une vers l'autre, chacune avec un chien, un parapluie, noir d'un côté et de plusieurs

couleurs de l'autre et le chien de l'une a bondi sur l'autre et est en train de le dévorer. Rien que ça. J'ai beau voir la scène en plongée, c'est épouvantable de férocité.

10 Du coup je bredouille dans le téléphone : C'est fou, c'est fou ! Il y a un pit-bull qui est en train de tuer un caniche.

Ne comprenant rien mon assistante brame : Pardon ? Qu'est-ce que vous dites Gentil Patron ?

En bas les femmes crient et même à travers le double vitrage j'entends les hurlements, et là, soudain, dans une série d'éclaboussures, une voiture arrivant au ralenti pile.

15 Ses feux stop s'allument brutalement.

Quelqu'un — chauve, rasé, je vois la tache blanche de son crâne — jaillit et bondit vers le coffre, l'ouvre, et cet homme qui court, comme une apparition surgie d'un enfer de magasin de bricolage, tient un marteau à la main — C'est sidérant, je souffle dans le téléphone, sidérant ! — et passe derrière le pit, attrape le collier du fauve et de l'autre main lui fracasse le crâne entre les deux yeux, en tapant plusieurs fois, comme un boucher abattrait son mandrin, en hurlant aussi, d'un cri de lutteur au bout de ses potentiels et je fais ho, ho, ho, et j'ai un début de quinte, tout devient noir.

20

J'ai peur d'avoir un malaise.

Je suis presque obligé de me cramponner à la tablette sur laquelle est posé mon fax-répondeur [...].

J'ai déjà eu un étourdissement bizarre deux semaines avant, sur le boulevard circulaire de la Défense, comme si l'espace d'une minuscule fraction de seconde quelqu'un là-haut avait éteint l'ordinateur. [398 mots]

25